

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Autour du lit

Brigitte Caron



Number 40, Winter 1994

Alcôve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4345ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Caron, B. (1994). Autour du lit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 22–26.

## AUTOUR DU LIT

BRIGITTE CARON

**I**ci, juste ici, c'était la place à ta main. C'est toujours là qu'elle se nichait quand nous dormions ensemble. Après l'amour, dans un geste à la fois possessif et tendre, elle empoignait l'intérieur de ma cuisse, là où la peau est douce comme la joue d'un bébé, et elle s'y endormait.

La mienne, j'aimais la glisser entre ton sexe et ta jambe, les doigts au chaud dans le repli d'un de tes testicules, ton pénis sec reposant comme un chaton somnolent sur le dos de ma menotte gauche.

Pendant la nuit, si tu te tournais sur le côté, je me lovais contre ton dos, encastrant ton corps depuis mon nez appuyé à la base de ta nuque, là où tu sentais si bon, jusqu'à mon mont de vénus collé à tes fesses rebondies. J'aimais alors caresser ton bas-ventre plat et velu, et effleurer du doigt ton gland très doux. D'habitude, tu répondais à mon geste par un mouvement lascif du bassin, comme pour en accuser réception.

Quand c'était à mon tour de te tourner le dos, tu m'entourais volontiers de ta chaleur ; tu dépliais ton bras pour que ma tête s'appuie dessus, tu m'enlaçais de l'autre et ta main reprenait sa place entre mes cuisses.

Tu avais un grand talent pour le sommeil. La première fois qu'on avait dormi ensemble, on s'était levés à l'heure où le soleil commence à décliner, dans cet éclairage diffus des derniers jours de novembre, et cette journée passée à ouvrir un œil pour savourer notre excès de paresse, et à le refermer pour se blottir encore plus douillettement l'un dans l'autre m'avait emplie d'une quiète satisfaction.

On n'avait pas fait l'amour, cette fois-là. On s'était contentés d'échanger de l'affection pendant des heures, pour s'apprivoiser.

On avait gardé nos sous-vêtements, cloisons de coton dressées entre nos peaux, et on avait partagé nos rêves pendant tout un tour de cadran.

Après ça, j'avais vite pris l'habitude de ponctuer le cours de mes journées surmenées par des longs roudillons dans tes bras.

Tu savourais tellement ton repos que ton plaisir était communicatif. La tête sur ton épaule, je suivais ta respiration berçante, et je plongeais dans la nuit sans heurts, comme ça ne m'était encore jamais arrivé, paisible et comblée.

Tu aimais tant dormir. Le dimanche matin, je lisais pendant des heures à tes côtés en sirotant mon café. Le son froufrouant des pages tournées ne te dérangeait pas. Au contraire, ma présence veillant sur ton sommeil apaisait tes rêveries. Tu t'agrippais à ma hanche, je me sentais comme un gros toutou favori, un objet de transition entre ta quasi catatonie et la réalité, dont tu ne voulais rien savoir, et j'étais bien.

Tu avais organisé toute la pièce en fonction de ta passion. Tu choisissais tes draps de flanelle pour leur texture. Ta douillette était épaisse mais légère. Tu avais disposé les tables de chevet de façon à maximiser ton confort. Tout était à portée de la main : les trois télécommandes servant à actionner la télé, le vidéo et le nintendo qui trônaient au pied du lit ; la table à déjeuner que je t'avais offerte pour Noël, bien stable, sur laquelle il nous arrivait de prendre tous les repas de la journée ; et puis, le climatiseur en été et la petite chaufferette au pied du lit pour les gros froids.

Tu sortais peu de ta chambre. Le reste de la maison ne lui servait que de vestibule. Tu ne vivais pas tellement, finalement, tu préférais la léthargie à tout autre état. Tu t'arrangeais pour passer le moins de temps possible en dehors des couvertures, et tu rêvais peu, par économie d'émotion.

J'adaptai bientôt mon rythme de vie au tien. J'abandonnai un tas d'activités prenantes. Les jours où tu devais aller somnoler au bureau, je réchauffais ta couche en t'attendant. Je me pelotonnais dans ton futon moelleux, reniflant ton odeur sur la taie d'oreiller. Je me blottissais dans le creux du lit, là où tu retomberais fatale-

ment, et j'attendais que la loi de la gravité te ramène à moi. À cinq heures, je t'ouvrais les draps.

Certains jours, on commandait une pizza pour souper, mais le plus souvent, tu préférais ne pas manger plutôt que de cuisiner quelque chose. Quand nous invitations des amis, ils entraient sans sonner et montaient à la chambre, nous approvisionnant de quelques bières et de cigarettes. Ils s'installaient ça et là autour du plumard, comme les courtisans du roi Morphée, et partaient quand ils te voyaient cogner des clous. Il m'arrivait de les reconduire à la porte, mais la plupart du temps, engourdie à tes côtés, je refusais de bouger.

Tu aimais faire l'amour au milieu de la nuit, dans un demi-sommeil languissant, ou encore à l'aurore, entre deux pressions sur le snooze. Et moi, j'étais folle de ces étreintes alanguies ne nécessitant de ma part aucun préliminaire, aucun effort, sinon la patience d'attendre ton heure. Le matin, quand tu arrivais enfin à obéir au radio-réveil, tu allais séjourner longuement dans la douche, comme dans une espèce de sas. Puis, tu revenais t'habiller, toujours en retard et jamais pressé. J'ouvrais un œil et je te regardais te transformer en fonctionnaire cataleptique. Je me moquais gentiment de toi, je disais que la cravate t'aidait à tenir le dos droit et à sauver les apparences devant tes collègues. Une fois, j'étais allée te rencontrer à ton travail et j'avais rigolé à la vue de ta chaise capitonnée, de ton appui-pieds et des écrans beiges et gris entourant ton bureau, protégeant ta somnolence syndiquée.

En dehors de ton alcôve, tu ne me touchais jamais, par pudeur, disais-tu. Moi, j'étais persuadée que c'était par manque d'énergie. La position verticale t'était vite intolérable; tu n'en voyais pas l'utilité. Il faut dire que tu avais le chic pour inventer des variantes sur le thème horizontal.

De temps en temps, bien sûr, j'en avais assez et j'insistais pour changer de décor. Tu finissais alors par céder à mon insistance en ronchonnant, et tu venais dormir à mon appartement, même si tu détestais systématiquement le matelas, les oreillers et les stores ajourés; tu déplorais l'absence d'*installiation*, au sens sculptural du

terme. Par contre, tu adorais mon divan profond, dans lequel il était impossible de ne pas se vautrer.

Quand je m'extirpais à regret de ton hypersomnie, c'était pour replonger dans la vie et le froid (il a fait si froid, cet hiver-là), pour aller m'agiter en tout sens dans un monde qui m'apparaissait désormais n'en avoir aucun.

Oh ! J'ai tant dormi. Jamais insomniaque n'avait rencontré homme plus parfait. Je pénétrais dans le sommeil que tu daignais partager avec moi, quel hommage ! Et je m'y abandonnais avec extase. Tu étais un merveilleux remède à toutes mes angoisses, à tous mes problèmes existentiels. Avec toi, j'étais sûre de ne jamais être sans abri, parce que tu t'arrangerais toujours pour avoir un lit. Aucun problème ne résistait à ta paresse. Tu étais l'homme le plus fainéant de la planète, sans doute, mais comme tu dormais consciencieusement !

Tranquillement, j'ai perdu le goût de bouger, de vivre et de manger. J'aimais bien boire, cependant, parce que cela prédisposait à la somnolence. J'ai fini par boire tout le temps, pour conserver cet effet d'indolence langoureuse qui me manquait aussitôt que j'étais loin de toi.

Je ne dormais pas autant que toi, ça, bien sûr, c'était impossible. Je m'éveillais souvent pour savourer la profondeur de ton souffle et le délice de ton corps embrassant le mien en une étreinte inconsciente. De toutes façons, ni mes mouvements ni la lueur ou le son de la télé ne te dérangent. Ni la guitare du co-locataire, d'ailleurs, ni la rumeur de la rue, ni les bruits du voisinage.

Mais toi, tu dérangeais les autres. Personne ne comprenait. Et moi aussi, j'enviais la simplicité de ton bonheur. Je me sentais exclue de tes rêves. J'en arrivais à espérer qu'ils se brisent aux esquifs de quelque cauchemar, pour qu'enfin je te serve à autre chose qu'à donner la réplique à ton rôle de dormeur.

Bientôt, mon entourage s'est alarmé. On ne me reconnaissait plus. Je ralentissais de plus en plus le rythme de ma vie. Moi, l'hyperactive, je guérissais lentement de toutes ces années de *wor-kaholism* et mes activités professionnelles s'en ressentaient. Je devenais casanière, les restaurants et les bars ouvraient et faisaient

faillite sans que je ne sois allée voir de quoi ils avaient l'air. Je rétrécissais mon horizon, je n'allais plus chez moi que pour changer de vêtements, j'avais découvert un palliatif à l'existence.

Le matin où tu as fait irruption chez moi, toi qui détestais le trajet compliqué qui y menait, j'aurais dû me méfier. Mais j'étais heureuse de te voir debout, je croyais que tu avais soudain le goût de faire un tour dans ma vie. Je t'ai accueilli, je me suis coulée dans la teinte de tes yeux, si verts dans la lumière du jour, je t'ai regardé exister dans mon décor coloré. J'ai suivi le mouvement de tes lèvres charnues, fascinée par la blancheur de tes dents et par les intonations rauques de ta voix. Je n'ai pas compris tout de suite que tu étais fatigué de moi, que tu me congédiais de ton lit, que tu m'interdisais l'accès à ta chambre, que tu me renvoyais à mes pénates, que tu me condamnais à l'insomnie.

Je ne dormirai plus jamais. Voilà des semaines que j'essaie, mais tu me manques vingt-quatre heures par jour, car je ne peux plus jamais fuir mon état de veille. J'ai tout essayé, la dope, les somnifères, les boules Quies, les cartons noirs dans les fenêtres, rien n'y fait. Mes nuits sont interminables et glaciales, mes draps sont rêches, mon lit est immensément vide. Les pupilles desséchées à force de garder les yeux ouverts, les nerfs à vif, je cherche le sommeil dans toutes les positions, mais il me fuit à jamais. J'en ai oublié la clé un jour, en partant de chez toi, sur la table de chevet, à côté de la petite lampe.

Peu importe l'heure que je regarde passer, je sais qu'en ce moment, tu dors. Tu m'oublies avec délectation, mais surtout, avec une effroyable facilité. Oh! ton corps me cherche probablement dans les replis des draps froissés, mais alors tu enlaces l'oreiller et je disparaîs de ta mémoire, bien vite remplacée. Sans doute fais-je irruption, à l'occasion, dans un rêve que tu t'empres- ses de balayer sous le lit. Moi, je cours après ton souvenir pour m'endormir, je t'hallucine dans les recoins de ma chambre, je deviens tranquillement dingue. Et l'intérieur de ma cuisse est obsédé par l'absence de ta main.

**XYZ**